

LES
CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Première Partie.—Une Jeunesse orangeuse.
(Suite.)

Ensuite, parfaitement réconforté, il demanda sa chambre, et la même servante qui lui avait apporté son souper le conduisit au premier étage, dans un joli petit cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur une cour intérieure.

Denis se coucha, et, en moins de quelques secondes, il dormait aussi profondément que si, dans cette même journée il n'avait pas tué un homme, volé des habits, et fait une dépense qu'il ne savait comment payer.

Lorsque le jeune homme se réveilla, il lui sembla d'abord qu'il commençait à faire jour et il sauta précipitamment en bas de son lit. Mais il s'aperçut presque aussitôt que ce qu'il prenait pour les premières clartés de l'aube n'était autre chose que les rayons de la lune.

—Ah ça! mais,—pensa-t-il,—un excellent moyen pour qu'on ne me réclame point ma dépense d'hier au soir, c'est de m'en aller à l'insouciance même, pendant que tout le monde dort encore dans la maison.

Et, enchanté d'avoir imaginé cet expédient, il s'habilla en toute hâte; il ouvrit doucement la porte et il descendit au rez-de-chaussée, où il se trouva dans la grande salle.

Mais il lui fut impossible d'aller plus loin; la serrure de cette pièce était fermée à clef, et la clef manquait.

Denis, un peu désappointé, remonta dans sa chambre et se mit à regarder par la fenêtre.

Cette fenêtre, nous l'avons déjà dit, ouvrait sur une cour intérieure, celle des écuries et des greniers à fourrages, et, précisément au-dessous, se trouvait un gros tas de paille.

Le jeune homme prit à l'instant même son parti.

Il se suspendit avec les deux mains au rebord extérieur de la fenêtre et se laissa tomber sur la paille.

Quoiqu'il ne se fût pas fait le moindre mal, cette chute l'étourdit cependant pendant plusieurs secondes, mais, au bout de ce temps, il se releva; il gagna une porte charrrière qui s'était fermée qu'il ouvrit sans peine, et il se trouva dans la rue.

Une fois dehors, il s'éloigna rapidement et dans une direction opposée à celle par laquelle il était venu.

Chemin faisant, il coups dans une clôture un assez gros bâton, destiné tout à la fois à assurer sa marche et à lui servir, dans l'occasion, d'arme offensive et défensive; puis il continua sa route.

Si insoucieux de l'avenir que fût Denis Poulailler, il ne laissa pas de se voir assailli par des réflexions d'une nuance assez sombre, tandis qu'il poursuivait sa course nocturne, éclairée par les rayons de plus en plus pâles de la lune qui se couchait derrière les montagnes.

—Où vais-je maintenant?—se demandait-il malgré lui.—Oh déjeuner ce matin? ou dîner, ou coucher ce soir? et demain? Enfin, comment vivre et que devenir?

Et comme il ne pouvait faire aucune réponse satisfaisante à ces tristes questions, il prit le parti de secouer la tête, comme pour chasser des idées importunes, et il s'écria:—Bah! je suis bien sot de m'inquiéter de si peu de chose!... Ne suis-je pas donné au diable?... Le diable y pourvoira!

Le diable y pourvoit, en effet, et plus tôt que Denis Poulailler lui-même ne le supposait.

Le jeune aventurier avait atteint une vallée profonde et boisée, où la route, descendant rapidement, se trouvait encaissée entre des taillis épais et des arbres de haute futaie, dont les feuillages entrelacés créaient dans la nuit une nouvelle nuit plus impénétrable et plus effrayante que la première.

—Ma foi,—se dit-il,—voilà un endroit sinistre! Franchement, si j'avais de l'argent plein mes poches, je craindrais les voleurs. Mais dans l'état où je me trouve, je les défie bien de me prendre quoi que ce soit! A quelque chose malheur est bon!

Et il se mit à chanter du bout des dents un refrain soldatesque du régiment de Royal-Champagne, tout en fauchant avec son bâton les feuilles vertes qui venaient lui caresser le visage.

Il fit ainsi encore une centaine de pas environ. Soudain un coup de sifflet aigu retentit à dix pas de lui, en avant.

Denis tressaillit et s'arrêta.

Trois autres coups de sifflet, semblables au premier, se firent entendre à droite, à gauche et en arrière; les taillis s'entr'ouvrirent violemment, et plusieurs hommes bondirent auprès de Denis et l'entourèrent.

—Ah! diable!—murmura le jeune homme, surpris par cette brusque attaque;—ah diable! qu'est-ce que je disais tout à l'heure!

Et il se mit en défense avec son bâton.

Mais cette arme insuffisante lui fut arrachée par une main invisible; il sentit que le canon d'un pistolet s'appuyait sur sa poitrine, et une voix dure articula ces quelques mots, classés dans le langage des brigands:—Pas de résistance, ou tu es mort!

—Ne me faites point de mal,—répliqua Denis,—et expliquons-nous....

—Ta bourse avant tout!

—Je n'en ai pas.

—Tu mens!

—Dame! voyez plutôt.

—Fouillez-le!—reprit la voix dure.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

Des mains, évidemment habituées à ces sortes de recherches se promènèrent aussitôt sur toute la personne du jeune homme, retournèrent les poches et explorèrent les doublures.

Ce fut fait en une minute.

—Eh bien?—demanda la voix rude.

—Rien,—répondit laceriquement une autre voix.

Un juron expressif suivit cette réplique.

—Vous voyez!—dit notre héros,—je ne mens jamais!

—Ah ça!—reprit la voix qui semblait donner des ordres,—tu n'es donc pas le fermier Fritz Muller?

—Je ne suis ni fermier, ni Fritz, ni Muller... Je suis Français.

—Et tu t'appelles?

—Jean-Denis de Poulailler.

—D'où viens-tu?

—De Strasbourg.

L'interrogatoire allait continuer sans doute, lorsqu'il fut interrompu soudain par un bruit qui se faisait entendre dans le lointain, sur la route.

Ce bruit était produit par les pas mesurés d'un cheval au petit trot.

—Voici celui que nous attendons,—murmura la voix;—je me souviens maintenant qu'il devait être à cheval. Tout le monde a son poste. Emmenez cet homme; attachez-lui les pieds et les mains, couchez-le dans le fourré, et s'il veut faire un mouvement ou prononcer un mot, brûlez-lui la cervelle.

Deux hommes s'emparèrent à l'instant même de Denis, lequel, comme bien on pense, n'opposa pas la moindre résistance. On le transporta à quinze ou vingt pas dans l'intérieur du taillis, et, d'après l'ordre qui venait d'être donné, on lui lia les pieds et les mains.

—Drôle d'aventure!—pensait-il,—comment cela va-t-il finir?

VII.—LES CHARBONNIERS.

Il y eut un instant de complet silence, interrompu seulement par la cadence sonore des pas du cheval qui s'approchait de plus en plus, et par le bruit sec et métallique des pistolets que l'on armait.

Denis, l'oreille au guet, calcula que le cavalier devait être arrivé à cet endroit de la route où lui-même avait été arrêté dix minutes auparavant.

Il ne se trompait pas. Les coups de sifflet, auxquels il s'attendait, retentirent, et la voix qui lui avait crié:—Pas de résistance ou tu es mort!—répéta les mêmes paroles.

Mais, sans doute, le nouveau venu avait à sa disposition les moyens de défense qui manquaient à Denis.

Il répondit par un coup de feu à la phrase que nous venons de rapporter, et le bruit d'un galop rapide annonça qu'il fuyait de toute la vitesse des jambes de son cheval.

—Fou!—cria impérieusement la voix dure. Cinq ou six éclairs rayèrent la nuit sombre, et les détonations d'autant de coups de pistolet ou de carabine furent répercutées par les échos de la vallée.

On entendit ensuite le cheval s'abattre avec un hennissement d'agonie et le cavalier pousser un cri sourd.

L'un était mort et l'autre blessé mortellement.

Le silence régna de nouveau pendant environ dix minutes.

Au bout de ce temps, un grand mouvement eut lieu dans les broussailles autour de notre héros.

Quelques phrases rapides furent échangées à voix basse entre les hommes qui l'entouraient; l'un d'eux le chargea sur ses épaules avec autant de facilité que s'il eût eu affaire à un enfant de cinq ou six ans, et les bandits se mirent en marche.

Après un quart d'heure environ, ils atteignirent une clairière assez vaste. Plusieurs chevaux, sellés et bridés, étaient attachés à des arbustes à l'une des extrémités de cette clairière.

L'homme qui portait Denis s'élança sur sa monture, mit son fardeau en croupe, et l'assujettit au moyen d'une sangle; puis, toute la troupe partit ventre à terre en suivant des sentiers à peine frayés.

Denis, dans la situation critique où le hasard venait de le placer, éprouvait un vif sentiment de curiosité, mais sans le moindre mélange de frayeur.

Qu'aurait-il pu craindre, en effet? On ne pouvait rien lui dérober, par la meilleure de toutes les raisons du monde; et, quant à sa vie, elle ne devait redouter quoi que ce fût de ces voleurs, hors la loi comme lui.

Il attendait donc le dénouement de cette étrange aventure avec une soumission exemplaire et une résignation passive.

Les premières clartés de l'aube blanchissaient la cime des arbres, quand les chevaux s'arrêtèrent.

La petite troupe se trouvait en ce moment sous une épaisse futaie de chênes centenaires.

A droite et à gauche se voyaient une demi-douzaine de petites huttes de charbonniers. On porta Denis dans l'une de ces huttes, et après

avoir desserré les liens qui engourdisaient par leur pression ses mains et ses pieds, on le laissa seul, en prenant toutefois la précaution de l'enfermer.

Mais le jeune homme n'avait pas la moindre envie de recourir à une évasion. Il devinait instinctivement qu'il y avait pour lui un parti quelconque à tirer de sa situation actuelle.

Son attitude d'ailleurs ne fut pas longue. La porte de la hutte se rouvrit, et il vit entrer quatre ou cinq hommes, exactement vêtus comme les charbonniers de la forêt Noire. Leurs mains et même leurs visages étaient noircis avec de la poudre de charbon.

Dans le premier moment, Denis ne sut que penser de cet aspect bizarre.

Mais aussitôt qu'il eut entendu et reconnu la voix de l'un de ces personnages, il comprit que ce costume était un déguisement.

Les bandits ne semblèrent pas d'abord faire la moindre attention à leur prisonnier.

L'homme à la voix rude avait tiré de dessous sa veste une longue ceinture de cuir qui semblait fort lourde, et il en versait le contenu sur une petite table de bois brut.

Une centaine de double louis tombèrent en cascade sonore, et de chacun d'eux jaillirent de fauves étincelles....

—Oh! oh!—fit en ricantant celui qui semblait le chef des bandits,—je vois qu'on ne nous avait pas trompés.... ce pauvre diable de Fritz Muller avait joliment fait ces affaires à la foire de Strasbourg.

—Par!—dit un autre,—c'était un homme heureux que Fritz Muller!...

—Tout lui réussissait!...—s'écria un troisième.

—Excepté, cependant,—dit le chef avec un sourire sinistre,—excepté de s'attarder dans les auberges, et de vouloir traverser à trois heures du matin la vallée de Golbrann.

—Ah bah!—reprit un des faux charbonniers,—le voilà débarrassé de tous les soucis, de tous les tracas, de toutes les peines de la vie!...

—Le fait est qu'il est sûr, maintenant, de n'être jamais pendu!

—Je voudrais bien, camarades, en pouvoir dire autant!...

—Sans compter que ce brave Fritz est présentement délivré de sa femme, qui, à ce qu'on prétend, est une rude commère.

—Il doit y avoir de l'argent caché à sa ferme de Falklein, savez-vous?...

—La chose est, ma foi, bien possible!... Nous irons, une de ces nuits, y faire une petite visite.

La conversation sur ce sujet en resta là. Les bandits firent quatorze parts de l'argent étalé sur la table. Chacun d'eux prit une de ces parts; le chef en prit trois, et les autres furent remises dans la ceinture de cuir du malheureux fermier assassiné.

L'homme à la voix rude sembla alors s'occuper de Denis pour la première fois.

—Eh! drôle!—lui dit-il,—avance ici!...

Le jeune prisonnier se hâta d'obéir.

—Quand je t'ai demandé, cette nuit, d'où tu venais, que m'as-tu répondu?

—Je vous ai répondu que je venais de Strasbourg.

—C'est bien cela. Et que faisais-tu dans cette ville?

—J'étais soldat au régiment de Royal-Champagne.

—Ah! ah!... et depuis quand l'as-tu quitté ton régiment?

—Depuis hier.

—Comment diable se fait-il donc que tu n'en portes déjà plus l'uniforme?

—Parce que cet uniforme n'étant pas sain pour moi, j'ai préféré l'échanger contre les habits que vous voyez....

—Est-ce que tu aurais déserté, par hasard?

—Mieux que ça!

—Comment, mieux que ça?

—Oui, j'ai tué un de mes chefs.

—Diable!... et de quelle façon?

—En duel.

—Ah ça! tu es donc un brave, toi?

—On le dit, et je le crois.

—Ce qui n'empêche pas que, si l'on te prend, tu seras pendu ou fusillé!

—C'est pour cela que je tâcherai de faire en sorte qu'on ne me prenne point.

—Bien répondu. Avant d'être soldat, qu'étais-tu?

—Comédien.

—Avant d'être comédien?

—Mousse.

—Avant d'être mousse?

—Cadet de famille.

—Et maintenant, que comptes-tu faire?

—Je n'en sais pas le premier mot, mais je ne m'en inquiète guère....

—Pourquoi cela?

—C'est l'affaire du diable, qui ne me laissera jamais dans l'embaras....

L'homme à la voix rude se mit à rire.

—Tu crois?—demanda-t-il.

—J'en suis sûr.

—Tu as donc dans le diable une bien grande confiance?...

—Il est obligé de me protéger, je lui appartiens; et, dans mon enfance, on m'appelait *Donné au diable*.

Le bandit jeta un regard à ses compagnons.

Sans doute ils comprirent à merveille le sens de ce coup d'œil, car ils y répondirent tous par un signe de tête affirmatif.

En même temps, l'un d'eux s'approcha du jeune homme, et dénoua complètement les liens qu'on avait déjà desserrés.

—Tu m'as dit ton nom, je crois, mais je l'ai oublié—fit alors le personnage à la voix dure.

—Je m'appelle Jean-Denis de Poulailler....

—Eh bien! Jean-Denis de Poulailler, j'ai une proposition à te faire.

—Faites. Je ne sais pourquoi, mais j'ai dans l'idée que nous pourrions bien nous entendre.

—Tu as deviné, sans doute, que nous sommes de bons compagnons, qui, mécontents des façons d'agir de la société, et trouvant qu'elle méconnaissait nos mérites, nous sommes mis en guerre ouverte avec elle?

—Oui, certes, j'ai deviné cela, et franchement, après ce que j'ai vu cette nuit et après ce qui m'est arrivé à moi-même, ce n'était pas bien difficile....

—Comme toi je suis Français,—poursuivit l'interlocuteur de Denis—comme toi j'ai été soldat, comme toi j'ai foulé aux pieds les liens d'une discipline odieuse. Aujourd'hui, au lieu d'obéir à des chefs imbéciles, je commande à une poignée de braves gens qui, sous mes ordres, font des prodiges!... Notre vie est délicieuse: elle réunit les plus doux plaisirs de la guerre et de la chasse: le riche est notre ennemi, l'homme est notre gibier. Nous ne manquons jamais ni d'or, ni de bons vins; bref, notre existence est si ravissante, que le roi de France, s'il la connaissait, quitterait son trône pour venir la partager avec nous.... Veux-tu être des nôtres?...

Denis se gratta légèrement le front.

—Je ne dis pas non,—répliqua-t-il ensuite,—mais je vous avoue qu'il y a au tableau une ombre qui me déplaît....

—Laquelle?

—C'est d'être *oué* tout vif si l'on vous met la main dessus.

—Ceci est un des petits inconvénients du métier; la plus belle rose a ses épines; mais tu me parais oublier que si l'on te prenait aujourd'hui, toi qui me parles, ce ne serait bien certainement pas pour te conduire à la noce!...

—Au fait, vous avez raison, et de la potence à la roue il n'y a que la main.

—Tu commences à voir juste, mon fils. Voyons, réfléchis; songe que je t'adresserais pas à tout le monde la proposition que je te fais, et dis-moi si, décidément, tu l'acceptes!...

—La foi, toute réflexion faite, je dis oui.

—Bravo!—cria le personnage à la voix rauque;—maintenant tu vas savoir à quelles conditions on peut entrer dans le corps d'élite que j'ai l'honneur de commander.

VIII.—LA RÉCEPTION.

—Ah! il y a des conditions?—demanda Denis.

—Pardieu! ne penses-tu donc pas qu'il ne s'agit que de se présenter chez nous pour entrer.... comme au moulin?

—Eh bien! les conditions, voyons?...

—*Primo*. Il faut avoir fait ses preuves de courage....

—Me dispensez-vous donc des miennes?

—Tu les as faites.

—Ah bah! Quand ça et comment ça, s'il vous plaît?.....

—Depuis que tu es entre nos mains, par ton attitude et par ta façon de répondre à mes questions.

—Fort bien.

—*Secundo*. Il est indispensable d'avoir de l'esprit.

—Et vous trouvez que j'en ai?....

—Deux fois plus qu'il n'en faut pour être admis.

—Vous êtes bien bon; mais à quoi diable cet esprit que vous exigez peut-il servir pour arrêter et détrousser les gens sur la grand' route?

—A rien, dans ces moments-là où c'est la bravoure et la promptitude qui font tout; mais il est indispensable pour combiner les bons coups, pour préparer les expéditions; enfin, pour se tirer d'affaire en cas de non-réussite. Comprends-tu, maintenant?

—Le mieux du monde.

—*Tertio*. Il faut jurer à l'association une fidélité et un dévouement sans bornes; il faut, si l'on est pris, savoir endurer la question ordinaire et extraordinaire, monter au gibet ou se voir attaché sur la roue sans répondre un seul mot qui puisse porter préjudice à ses frères d'armes.

—Je jure cette fidélité et ce dévouement sans bornes.

—*Quarto*. Il faut promettre également d'obéir d'une façon passive à tous les ordres du capitaine, quels que soient ces ordres....

—Ce capitaine, c'est vous, n'est-ce pas?

—Oui.

—M'est-il permis de vous demander votre nom?

—Je ne porte plus de nom, on m'appelle tout simplement *le major*.

—Cela suffit; je vous obéirai, major, quelle que soit la chose que vous me commandez.

—*Quinto*. Il faut se faire une loi, les uns vis-à-vis des autres, de la plus scrupuleuse probité; il faut ne s'attribuer aux dépens de ses camarades aucune fraction du butin, si minime soit-elle. Les prises sont divisées en autant de parts,—plus trois,—qu'il y a d'hommes dans la compagnie. Le capitaine a trois parts, le lieutenant, deux; chacune des parts doit être parfaitement égale aux autres.

—Accepté.

(A continuer.)